

« Adieu, mon ami, lui dit-il, que Dieu vous protège... Mais surtout ne vous compromettez pas pour nous... Partez... quittez ce château sans vous retourner.

— Vous êtes mon père, et Roberte ma fiancée. Je sais ce qui me reste à faire, répliqua de Lucel.

— Dévouez-vous donc pour elle, mais pour elle seule, » dit le comte.

Puis, après un instant de réflexion, il ajouta lentement :

« J'accepte votre dévouement pour elle. Vous pourrez d'ailleurs la sauver facilement : il suffit que vous puissiez obtenir un congé pour vous rendre à Paris, comme je vous l'ai dit. Quant à moi, il faut m'oublier.

— Jamais, père! » dit Lucel vivement.

Puis il sortit, en s'inclinant faiblement, par politesse, devant le pasteur Léger qui s'était mis en prière.

Les pas d'un cheval retentirent sur le pont-levis du château, puis les herses se relevèrent en grinçant.

Le cornette baron de Lucel était parti.

CHAPITRE VI

BOUSCAMOUS. — ROBERTE MONTE A SA TOUR

Après le départ du jeune officier, le comte de Bralles réunit tous ses serviteurs dans le grand hall de son château.

Il leur expliqua la situation, que dénonçaient les incendies allumés dans le village, et leur donna ses ordres; puis il retint près de lui une sorte de géant qui s'appelait Bouscamous, avec lequel il eut une longue conférence.

Ce Bouscamous était un ancien soldat du régiment dans lequel avait commandé autrefois le comte de Bralles.

Entré tout jeune dans le métier des armes, il avait guerroyé un peu partout, s'était montré sur un nombre considérable de champs de bataille et avait presque toujours vécu au milieu des balles, qui, lui trouant quelquefois la peau, n'avaient jamais réussi à lui arracher la vie. Le constant sacrifice de son existence et ses services exceptionnels lui avaient valu, à quarante ans, un grade équivalant aujourd'hui à celui de sergent ou de maréchal des logis.

Au dix-septième siècle, en effet, l'accession au rang d'officier était impossible à un roturier. D'ailleurs, si Bouscamous avait reçu de Dieu une force extraordinaire, il n'avait pas reçu de ses parents une instruction supérieure.

Grand, gros, gras, les yeux un peu sortis de la tête, le teint basané, la figure balafnée d'une longue cicatrice, la moustache énorme, Bouscamous avait un aspect terrible, que ne démentait pas sa voix de Stentor. Ceux qui l'avaient connu au service du Roi se rappelaient le ton héroïque, capable de casser les vitres et de mettre du cœur au ventre des plus couards, dont il répétait, dans les moments graves, le commandement des officiers : « Pour la charge ! chaaarge ! Préparez-vous à partir au galop ! » Au demeurant, c'était le meilleur et le plus doux des hommes, capable des plus grands coups de force comme des plus grands attendrissements.

Bouscamous avait pour le comte de Bralles la haute vénération qu'avaient alors les roturiers pour les grands seigneurs ; mais il ajoutait à ce sentiment une indicible admiration pour le guerrier qu'il avait vu à l'œuvre. Il était, enfin, dévoué corps et âme à M. de Bralles, parce que celui-ci avait toujours été bon pour lui et qu'il lui assurait jusqu'à la fin de ses jours, dans son magnifique château, un repos bien gagné.

C'est pourquoi le comte de Bralles, avant de quitter son château pour courir au secours de ses vassaux, avait résolu de confier sa nièce Roberte à Bouscamous. Il expliqua minutieusement au vieux sergent ce qu'il

aurait à faire dans les diverses circonstances qui pouvaient se produire, et, certain que ses instructions seraient suivies à la lettre, il quitta sa demeure en compagnie du pasteur Léger.

Lorsque le comte fut parti à son tour, Bouscamous, armé en guerre, vint monter la garde devant les appartements de M^{me} Roberte, pour laquelle il avait une adoration muette et se serait fait hacher comme chair à pâté.

*
* *

Notre héroïne, que nous avons vu emporter dans sa chambre évanouie, avait passé par une dure épreuve.

Elle avait subi plusieurs crises nerveuses, mais son excellente constitution lui avait permis de se remettre assez promptement.

Après une période de prostration, de faiblesse et d'anéantissement, Roberte reprit complètement possession d'elle-même.

Son premier soin fut d'interroger les servantes qui l'entouraient. Celles-ci, après quelques réticences et forcées de parler, lui firent connaître que son oncle, le pasteur Léger et son fiancé étaient partis.

La jeune fille, que le sommeil fuyait, réfléchit longtemps à tous les événements heureux et malheureux qui s'étaient succédé tour à tour dans la journée. Que de choses s'étaient passées, heureuses et tristes ! C'était la guérison presque miraculeuse de Lucel, ses fiançailles, puis l'apparition du pasteur Léger et la terrible révélation qu'il avait faite.

Elle se demanda tristement quelles épreuves lui réservait encore l'avenir, quels dangers allaient courir ceux qu'elle aimait.

Mais en se rappelant ce que lui avait dit son oncle avant le dîner, avant le festin de Balthasar, Roberte tenta de se persuader que M. de Bralles, qui lui avait parlé d'un projet de voyage, pourrait en temps utile gagner Genève, comme les protestants qu'il avait guidés à travers les montagnes quelque temps auparavant, et s'y mettre en sûreté.

Elle ne pouvait, cependant, se dissimuler qu'il n'était pas dans le caractère chevaleresque de son oncle de fuir en la laissant seule enfermée dans le château et gardée par une douzaine de serviteurs, Bouscamous même étant du nombre.

Son parent, le marquis d'Alconcestro, allait-il venir la chercher pour l'emmener à Paris? M. de Bralles allait-il revenir?...

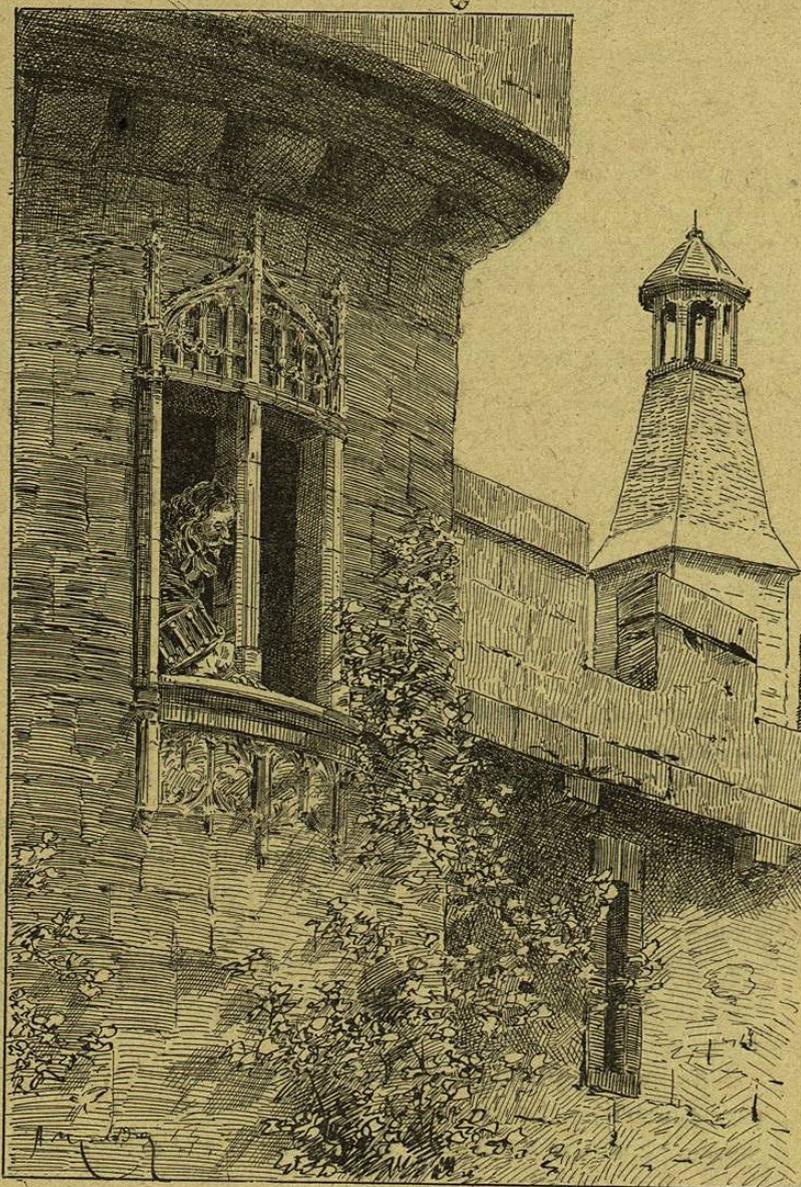
Cette dernière hypothèse lui paraissait la plus vraisemblable. Roberte savait, en effet, que le comte de Bralles avait dit, en quittant le château, ... qu'il allait au village... Mais elle ignorait que le village était à feu et à sang, pillé, brûlé par les dragons de l'abbé du Chayla qui étaient revenus.

On se crée des raisons d'espérer!

Notre héroïne songeait à son fiancé de Lucel, dont la famille était toute-puissante et en mesure d'intervenir efficacement auprès du roi et de M. de Louvois.

Puis, à genoux pendant des heures, jusqu'à l'aube elle pria.

La nuit passa!



Bouscamous veillait.

Petit à petit, les étoiles avaient pâli, et successivement avaient noyé leurs clartés dans les blancheurs de l'aube.

L'ombre vague qui environnait toutes choses se dissipait. L'aurore allait paraître,

Déployant l'or de sa tresse blonde
Et semant de rubis le chemin du soleil...

comme dit le poète Malleville.

Roberte résolut de se rendre avec ses femmes dans la chapelle, où toutes les semaines un prêtre de Mende disait la messe catholique. Mais elle n'eut pas le temps d'aller jusque-là.

*
* * *

Comme elle traversait la cour intérieure du château, les gardes, postés sur les tours, sonnèrent dans leurs trompes, déchirant l'air de leurs stridents accords.

Qu'annonçait ce vacarme matinal des trompes? Sonnaient-elles l'alarme? — ou donnaient-elles le signal de lever les ponts-levis pour le retour du comte de Bralles?

« Allez voir, » dit Roberte à l'une de ses suivantes, qui sur son ordre s'élança dans l'escalier d'une tour.

Sans monter jusqu'au faite, la suivante regarda par une meurtrière. Le spectacle que vit cette fille lui fit pousser des cris d'effroi : des cavaliers gravissaient les sentiers conduisant au château de Bralles; — c'é-

taient des dragons! Ils escortaient une longue file d'hommes et de femmes enchaînés, plusieurs ayant au cou un ignominieux et douloureux carcan.

Et les cavaliers en uniforme militaire, changés en gardes-chiourmes, menaient la chaîne à coups d'étrivières et de plat de sabre; un coup de pointe pour relever ceux qui tombaient, un coup de lanière pour les faire marcher en rang de file.

« Serrez! jour de Dieu! serrez les intervalles! Guide à droite! et par deux! »

Le comte de Bralles et le pasteur Léger étaient au premier rang des prisonniers.

« Eh bien, qu'y a-t-il? » demanda Roberte.

La servante revint et se jeta aux genoux de sa maîtresse.

« Mademoiselle! mademoiselle! balbutia-t-elle... votre père... Monseigneur... marche à la tête d'une troupe de gens enchaînés que des soldats conduisent. »

Roberte n'en écouta pas davantage et se précipita vers la tour.

Un garde, qui en descendait précipitamment, tenta de l'arrêter.

« Où allez-vous, mademoiselle? lui dit-il d'un air inquiet et terrifié.

— Que t'importe? » répondit brusquement la jeune fille, qui, malgré l'opposition respectueuse de l'humble soldat, continua sa route et gravit en quelques instants les marches de l'escalier.

*
* *

Quand elle parut sur les créneaux, le comte de Bralles, en compagnie du pasteur Léger, apparaissait en avant de la chaîne des prisonniers.

Instinctivement le comte leva les yeux vers les hauteurs de sa demeure et aperçut sa nièce.

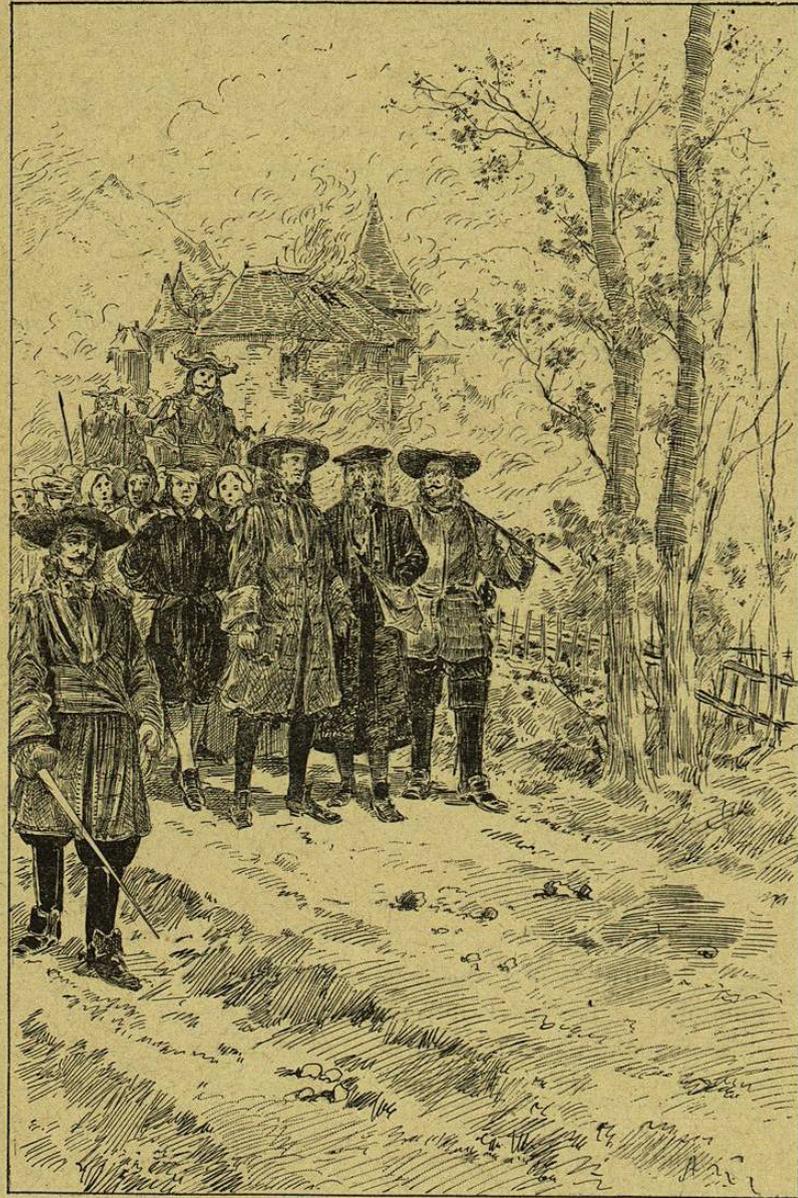
Il ne vit qu'elle, — Roberte ne vit que lui.

Leurs regards se croisèrent subitement, et une seconde suffit pour qu'ils échangeassent toutes leurs inquiétudes avec une multitude d'impressions. S'étant vus, ils s'étaient immédiatement reconnus et s'étaient parlé au moyen d'un de ces phénomènes de télépathie, encore mal connus de nos jours, mais dont personne ne conteste plus la réalité.

Il suffit, dit-on, que deux personnes concentrent au même moment l'une vers l'autre leur attention et les efforts de toutes leurs facultés, pour que leur pensée se transmette instantanément au moyen d'une sorte de télégraphie sans fil dont on ignore le secret.

*
* *

L'apparition subite de Roberte ne se produisit pas sans causer sur les créneaux du château de Bralles un certain tumulte : des gardes coururent le long des remparts et l'entourèrent. La jeune fille les écarta et se montra aux prisonniers et aux soldats. Dans le ciel rouge, à travers le chemin de rubis que suivait le soleil,



Le comte de Bralles apparaissait en avant de la chaîne des prisonniers.

elle apparut comme une déesse à la foule de ceux qui arrivaient devant le château.

Le pasteur Léger leva une de ses mains enchaînées et la désigna; alors tous les yeux se portèrent vers la jeune fille, il y eut un remous extraordinaire dans la chaîne, des cris s'élevèrent : « La fée! la fée! »

Quand les légendes se sont créées et répandues dans le peuple ignorant qui aime le merveilleux, car les légendes bercent ses douleurs et ses misères, elles deviennent pour ainsi dire indestructibles.

Roberte, qui souffrait comme une pauvre créature humaine qu'elle était, semblait à la foule des paysans cévenols une divinité, et sa vue faisait naître dans leurs esprits l'espérance du miracle sauveur. La fée! la fée!

Mais tout à coup des détonations retentirent.

Inconsciemment et sans ordres, des soldats déchargèrent leurs mousquets vers le château; une... deux... trois décharges venues on ne sait d'où éclatèrent sans commandement.

Il y a des instants où les fusils des hommes armés partent pour ainsi dire tout seuls...

Roberte tomba raide dans les bras du fidèle Bouscamos, qui l'emporta.

La fée disparut subitement dans le nuage de pourpre et d'or au milieu duquel elle semblait être venue.

M. de Bralles crut sa nièce, — sa fille! — tuée, et, dans un effort surhumain, réussit à briser ses chaînes, mais des soldats se jetèrent sur lui et le maîtrisèrent. On entendit siffler les lanières, jurer les soldats et crier leurs victimes.

Il fallait bien laisser passer la justice du Roi!

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS LES TINDOULS ET SOUS LES GROTTES. — L'ESCALIER DE CRISTAL ET LA MOSQUÉE.

I

La Lozère est un pays merveilleux, et le contraste inouï qu'offrent ses différents sites est, suivant l'expression de M. O. Reclus, l'éminent géographe, une des plus rares beautés de la France.

Ici, la montagne abrupte avec des ravins et des gorges pittoresques, des sources, des torrents qui cascotent en nombre considérable. Là, des prairies merveilleuses et des vergers.

Ici, les plaines de Montbel tristes et nues, le Palais du Roi, vaste contrée aride où souffle constamment une bise glaciale. Là, des campagnes fécondes où les blés, les orges et les avoines étendent leurs nappes d'or ondulantes sous le vent tiède qui vient du beau Languedoc, pays des vignes.